

Brèves littéraires

Brèves

Ève

Thérèse Paré

Numéro 55, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5066ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paré, T. (2000). Ève. *Brèves littéraires*, (55), 167–172.

THÉRÈSE PARÉ

Ève

Depuis quelques jours, Ève ne sait plus s'asseoir. Cela paraît invraisemblable, mais c'est ainsi, elle n'y arrive plus. Ça n'est pas qu'elle soit si vieille ou incapable de le faire physiquement parlant. Elle ne sait plus comment l'on fait, voilà tout. Elle a régressé jusqu'à ce stade, c'est tout dire ! Par conséquent, Ève est apeurée si une employée du centre d'accueil l'amène aux toilettes. On n'est pas loin du jour où l'on ne lui proposera plus « la chose » étant donné que ce simple geste lui fait vivre un grand malaise. « Ève... Ève... » répète la préposée. « Si t'as oublié comment... laisse-moi te guider... j'veis te montrer... plie au niveau des genoux... » Mais les jambes de la dame sont intraitables, raidies par la peur. Les efforts de la nouvelle employée ne comptent pour rien ; c'est peine perdue, Ève n'a aucune idée de ce qu'elle lui demande. Le regard de l'aînée aussi en dit long sur le combat qui se livre en elle : son faciès inspire la déroute. Rien à faire pour le moment. Peut-être dans quelques heures Ève aura-t-elle retrouvé un peu de cette lucidité qui lui fait de plus en plus défaut ? En attendant, ne pas insister... il faut savoir s'arrêter avant de faire plus de tort que de bien. De toute façon, on ne la laisserait pas en faire trop : la fille d'Ève est là, sur le seuil de la porte, qui veille au grain. Selon elle, une nouvelle venue a besoin d'un

peu de surveillance. Sa mère n'en mène pas assez large, alors la vigilance est de mise. Aussi, un peu en retrait, Françoise pourra mesurer l'ampleur des dégâts. Il semble qu'il y en ait de nouveaux. Tiens, la préposée tutoie sa mère. Françoise pourrait en faire tout un plat si elle voulait. Ainsi elle sauterait sur une occasion rêvée pour se soulager d'un brin de tension. Mais à quoi bon ? Il y a une telle gentillesse dans la voix de l'employée qu'elle se sentirait de mauvaise foi de lui en tenir rigueur. Par ailleurs, elle n'a même pas l'énergie pour faire une scène.

Donc, la fille d'Ève est là, retenue de s'avancer, paralysée presque, craignant le pire. Elle est dans tous ses états. On le serait à moins. Sa mère serait-elle devenue cette dame vieillie prématurément à qui l'on essaie vainement d'enseigner à soulager sa vessie ? Cela dépasse l'entendement. On n'agit pas ainsi quand on a soixante-quatre ans. À cet âge, on enseigne plutôt la propreté à ses petits-enfants. D'habitude... Mais il faut croire qu'Ève échappe à cette règle.

Françoise entre maintenant dans la scène, jugeant qu'elle a été trop longtemps à l'écart. Il ne sera pas dit qu'Ève la battante va s'en laisser imposer par une affreuse cuvette de porcelaine. Pas plus qu'il n'y a de raison que le mot « asseoir » lui donne du fil à retordre. Elle en a vu d'autres ! Il faut savoir qu'Ève était journaliste. Et elle se passionnait pour les mots autant qu'elle mettait de tempérament à œuvrer pour la défense des aînés. Françoise ne doit pas y penser ; elle en tremble. Elle demande à la préposée

de la laisser prendre la relève. Celle-ci s'éclipse en douce, refermant derrière elle la porte de la trop petite chambre.

C'est la première fois qu'Ève ne reconnaît pas sa fille. C'est à ce point. On dirait qu'il n'y aura pas de rémission de peine. Elles en sont là toutes les deux ; les dés sont jetés. Il y a dans le regard de la mère une absence profonde, glaciale. Françoise, elle, en quarante et un ans, n'a jamais ressenti de sentiment aussi troublant, aussi malsain. Elle peut maintenant se laisser aller à pleurer, sa mère ne s'en rendra pas compte. On dirait qu'elle vient de mourir à cette vie avec sa mère. Un long ruban de souvenirs se déroule dans son esprit pendant qu'Ève se promène dans la chambre, sans but, sans raison. Elle baragouine n'importe quoi dans un langage plus qu'incohérent. Sibylle peut aller se rhabiller, elle n'est pas de taille. Ironie du sort, c'est Françoise qui est assise sur le siège des toilettes, pliée en deux sous le choc. Elle ne lésine pas avec les larmes et n'a même pas envie de s'arrêter. Elle s'est trop souvent retenue, a trop espéré aussi. Inutilement. Elle voudrait se rappeler les belles choses qu'il y a eues entre sa mère et elle, mais c'est fou, ce sont les actes manqués qui lui reviennent. Ils sont légion. C'est sur ces incompréhensions qu'elle ne peut s'arrêter de pleurer. « Ève... » sanglote Françoise, tout en implorant sa mère.

« Comment tu disais, à propos de ton prénom ? Une anagramme ? Non, un palindrome... c'est ça ? Tu disais que c'était rare. Comme t'as aimé les mots... reprend-elle entre deux reniflements. J'aurais dû

comprendre... Tu devais savoir que t'en serais privée beaucoup trop tôt... t'as pris les bouchées doubles... tu leur a fait leur fête pendant que tu pouvais... »

« Très joli tout ça », poursuit-elle, changeant radicalement de ton. D'humeur, surtout. Se sentant obséquieuse au plus haut point.

« Franchement... on s'est disputées trop souvent à cause des mots... T'as passé des années à me reprendre... maintenant t'es plus capable d'aligner trois mots qui ont du sens... tu sais même pas qui je suis... »

Elle se lève et va rejoindre sa mère. Elle n'essuie même pas son nez qui coule. Elle prend sa mère par les épaules. C'est presque en criant qu'elle lui commande : « Ève.. viens T'ASSIR... viens T'ASSIR, Ève... Ça te fait rien ? T'entends pas ? T'as rien à redire ? CHU TASSÉ FATIQUÉE... Ça non plus, ça te dérange pas ? Ça se dit, peut-être ? VIENS PISSER... », articule la fille, dans l'espoir de rejoindre l'absente. Elles ont l'air de deux âmes en peine dans un mauvais mélodrame. Françoise insiste, redisant des tas de fois son « VIENS PISSER ». Mais ça ne mène nulle part, on dirait que c'est elle la plus atteinte des deux. Assurément qu'elle l'est ; mais elle, elle s'en remettra. Puis la fille continue son monologue qui a au moins le mérite de la défouler un peu.

« ... T'es sortie de tes gonds des tas de fois pour bien moins pire... Terminé tout ça ? Tu me les as cassés

les pieds avec ton français... C'est fini les grands soupirs de découragement, les oreilles écorchées, les yeux en l'air à cause de ce qui se dit pas ? Ce qui se dit pas, c'est pas un peu comme ce qui se porte pas, ce qui se fait pas ? T'avais trop de règles, maman... Est-ce que tu sais que t'étais obsédée ? Tellement fatigante des fois avec la langue... »

Françoise se calme un peu et se demande si cette co-chonnerie de maladie est héréditaire. Elle voudrait bien savoir aussi pourquoi cette lutte de pouvoir entre elles s'articulait autour du français. Elles ont été à couteaux tirés si souvent. Mais pourquoi leur vie s'est-elle donc érigée sur la base de la confrontation ? C'est sa faute aussi : elle n'a jamais admis que sa propre mère veuille la guider, lui enseigner quoi que ce soit. C'est pas commun ! Surtout pour l'époque ! Quelle étrange fille elle a été ! Pourquoi était-elle aussi réfractaire à tout ce que sa mère voulait lui apprendre ? À tout hasard elle peut lancer quelques ébauches d'explications, mais elle tenterait seulement d'expliquer ce qui ne s'explique pas. Il y a des relations comme celle-là, qui sont mal parties, qui sont vouées à l'échec. C'est aussi simple que ça. Enfin...

T'as fini de te raconter des histoires ?, poursuit Françoise. Cette femme-là, qui en sait moins qu'une enfant de deux ans... était trop intelligente et cultivée pour rester avec ton père... T'avais sept ans quand la grande Ève a décidé que le gentil Émile était pas assez bien pour elle... on dirait que t'es punie par où t'as péché... ajoute celle qui n'aura pas à regretter ses paroles puisque sa mère ne comprend rien. Pas

un traître mot. Pas une misérable syllabe. NIET !

« J'te l'ai fait payer, hein ?... Oui madame... »

« Mais où est-ce que t'es rendue ? », s'impatiente la fille en brassant sa mère qui cherche seulement à se libérer de celle qu'elle n'a l'air de connaître ni d'Ève ni d'Adam.

Françoise finit par s'apaiser, assommée par « leur » réalité qui dépasse la fiction. Ève, elle, regarde à la fenêtre de la chambre minuscule et triste à hurler. Elle a l'air si abasourdi ; sa fille parierait qu'elle ne voit absolument rien, pas même ces grands érables qu'elle affectionnait particulièrement. En réalité, elle ne sait pas, ne peut jurer de rien, n'aura plus jamais de certitudes. Aucune. C'est trop injuste de voir sa mère dans un pareil état de décrépitude. Et cet univers lui fait si peur, lui fait horreur !

Cependant, une chose est évidente : dans le monde où Ève se réfugie, on ne s'embarrasse pas avec les fautes de langage. Là-bas, c'est loin d'être une priorité. Françoise pleure encore et n'a pas fini de se désoler de ne pas avoir laissé Ève jouer plus souvent son rôle de mère.